

UN CHOIX DE VIDÉOS

Paris Photo goes Video

Matthieu Orléan



Pour la première année, Paris Photo offre une programmation de vidéos dans le cinéma MK2 Grand Palais. Entre baroque et documentaire, Matthieu Orléan a fait un choix parmi une sélection d'œuvres proposées par les galeries participantes.

■ Des passages assumés ou clandestins des images fixes aux images animées naissent des projets originaux. Paris Photo programme sur grand écran des vidéos rares d'artistes ayant un intérêt commun pour la photographie. Car même s'il s'agit d'autre chose que de cinéma *stricto sensu*, le travail de ces artistes cherchant à raconter du temps (le dédale borgésien de Sergio Vega) nécessite une immersion totale, que seule permet l'obscurité feutrée de la salle. Les films oscillent entre deux pôles clairement identifiables : d'un côté la performance, comme le baroque *VB62* de

Evangelia Kranioti. « L'extase doit être oubliée ». 2017. (Court. de l'artiste et Galerie Sator).

Vanessa Beecroft qui transforme le corps féminin en sculpture vivante ; de l'autre le documentaire, comme *Off Takes* de Hao Jingban sur les salles de bal à Pékin. Au-delà de cette dichotomie, on notera des ponts entre ces œuvres, et une tendance générale à la perte (de repères), l'errance, les ténèbres d'où les individus ne reviennent pas toujours sains et saufs. Dans *Tanker* de Noémie Goudal, des membres d'équipage d'un pétrolier, filmés de

loin comme les ouvriers de la Ville basse dans *Metropolis* de Fritz Lang, descendent le long d'une interminable échelle plongeant dans une cuve. Il s'agit d'un rituel industriel, aux accents fantasmagoriques, qui se termine par la disparition des corps dans et sous le sol. Dans *Traum* de Smith, des personnages surexposés, aux yeux mi-clos, traversent des déserts de science-fiction, à la beauté magnétique. Le danger est présent et impalpable, telle une revisitation futuriste de *la Cicatrice intérieure* de Philippe Garrel. Les effets spéciaux numériques, en particulier thermographiques, montrent ces héros intersidéraux en train de littéralement s'effacer, puis de flotter dans la voûte céleste comme des fœtus translucides. Dans un genre différent, *Koropa* de Laura Henno, tourné sur la mer des Comores, arrache ses personnages à la nuit noire de leur destin tragique. Celui de l'exil forcé et de l'économie des passeurs. Le récit est centré sur un jeune orphelin « en apprentissage », qui emmènera bientôt ses premiers clandestins. Pour tenter de comprendre où commence pour lui l'aliénation, l'artiste privilégie des gros plans de l'adolescent qui défie la caméra, le regard souvent de biais, comme à la recherche d'un horizon où nicher sa peur. La mer est aussi au centre de la vidéo conceptuelle de Goran Škofić, *On the Beach*, qui filme, en un apparent plan séquence fixe, l'enfoncement de personnages tout habillés dans l'eau, jusqu'à leur disparition au large. À la fin, en faisant revenir dans le cadre le même personnage qu'au début, le vidéaste court-circuite l'idée de noyade collective pour raconter, au contraire, la possibilité d'un éternel retour (métaphysique et ludique). D'une incroyable plasticité, *l'Extase doit être oubliée* d'Evangelia Kranioti a été tourné dans la ferveur d'un Rio de Janeiro empreint d'une déliquescence somptueuse. L'artiste, qui prend le risque de se frotter au chaos urbain, filme des couchers de soleil inquiétants, des forêts primitives, la foule d'un carnaval (comme dans la scène inaugurale de *la Femme et le pantin* de Josef von Sternberg), des objets de culte vaudous, des travestis qui manifestent à eux seuls l'embrasement du désir et l'implosion du corps social. Un cycle de vidéos tout entier sous le signe de la métamorphose et des fantômes, comme le met en abyme *Landscape at Noon* de Roy Samaha, voyage d'un cinéaste dans une Méditerranée fissurée et hantée. Avec la même attention, pour ces propositions artistiques venues du monde entier, aux voix et aux bruits, ainsi qu'à la puissance de la musique, dernier refuge de l'image et part manquante de la photographie. ■

Matthieu Orléan est collaborateur artistique chargé des expositions à la Cinémathèque française.

Laura Henno. « Koropa ». 2016. (Court. Galerie Les filles du calvaire. Production Spectre).



For the first year, Paris Photo is putting on a program of videos in the MK2 Grand Palais. From baroque to documentary, Matthieu Orléan offers this pick of the works presented by the exhibiting galleries.

From the overt or hidden transitions between fixed and moving images arise original projects. Paris Photo is presenting large-screen showings of videos by artists who share an interest in photography. For even this is not cinema *stricto sensu*, these videos set out to narrate time (Sergio Vega's Borgesian labyrinth). They require complete immersion, which is possible only in a hushed, darkened room. The films oscillate between two clearly identifiable poles: on one side, performance, as in Vanessa Beecroft's baroque *VB62*, which transforms the female body into living sculpture, and on the other, documentary, such as Hao Jingban's film about ballrooms in Beijing, *OffTakes*. Beyond that, these works all shared a general interest in disorientation, wandering, and darkness, the shadows from which individuals do not always emerge unscathed. In *Tanker*, by Noémie Goudal, the crew of an oil tanker, filmed from a distance like the workers in the underground town in Fritz Lang's *Metropolis*, make their way down an endless ladder that goes deep into the tank. This fantastical industrial ritual ends with bodies disappearing in and under the ground. In *Traum* by Smith, overexposed figures with eyes half-closed pass through hypnotically beautiful sci-fi deserts. Danger is vivid if impalpable, as in a futuristic revisiting of Philippe Garrel's *Cicatrice intérieure*. The digital special effects, especially the thermographic ones, show these intersidereal heroes literally disappearing and floating in the celestial vault like translucent fetuses. In a different genre, *Koropa*, shot by Laura Henno in the Indian Ocean, rescues its cha-

acters from the dark world of human traffickers and forced exile. The story focuses on an apprentice smuggler soon to lead his first batch of migrants. As if tracking the sources of the young man's alienation, the camera goes close up, meeting his defiant gaze or watching it as if fearfully seeking a refuge on a distant horizon. The sea is also at the center of Goran Skofić's conceptual video, *On the Beach*, which shows fully clothed people gradually disappearing into the sea. At the end, by bringing the character we saw at the beginning back into the frame, the video maker short-circuits the idea of a collective drowning to suggest the possibility of an eternal return (both metaphysical and playful). Showing remarkable plasticity, *L'Extase doit être oubliée* by Evangelia Kranioti was shot in a sumptuously deliquescent Rio de Janeiro. The artist engages with urban chaos, films disturbing sunsets, primal forests, carnival crowds (like in the inaugural scene of Sternberg's *The Devil Is a Woman*), voodoo objects, transvestites embodying desire and the implosion of the social body. A whole video cycle under the sign of metamorphosis and ghost, as reflected in Roy Samaha's *Landscape at Noon*, which depicts a fissured and haunted Mediterranean. In these artistic propositions from around the world we find the same attention to voices and sounds, and to the power of music, that last refuge of the image, photography's missing part. ■

Translation, C. Penwarden

Matthieu Orléan is in charge of exhibitions at the Cinémathèque Française.